Document généré le 28 avr. 2024 10:58

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Le cycle d'Aurélie ou comment l'imaginaire déploie ses ailes

Charlotte Gingras

Volume 19, numéro 3, hiver 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13333ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gingras, C. (1997). Le cycle d'Aurélie ou comment l'imaginaire déploie ses ailes. *Lurelu*, *19*(3), 53–54.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

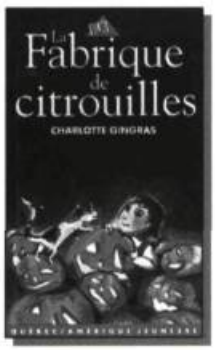
Charlotte Gingras

LE CYCLE D'AURÉLIE

ou comment l'imaginaire déploie ses ailes

Pas facile, la vie avec les mères

C'est en lisant La Fabrique de citrouilles *que j'ai découvert la série «Aurélie». Il y avait dans ce récit un petit quelque chose qui me pinçait le cœur. Bien sûr, tous les manuscrits que l'on choisit de publier nous touchent. Mais avec Aurélie il se passait autre chose. Cette série abordait un sujet rare dans la littérature jeunesse : la relation entre mère et fille. Je me doutais bien que les aventures d'Aurélie rejoindraient non seulement les petites filles, mais également leur mère.*



Bien sûr, il existe quantité de filles et de mères dans les romans, mais peu s'adressent au public des huit-dix ans et très peu de textes placent les personnages en situation de confrontation. On évacue ce problème en parlant de la grand-mère, la gardienne, la grande sœur... On ridiculise les parents, on les observe à travers des lunettes d'enfants.

C'est dans la plus grande naïveté que Charlotte Gingras s'est lancée à l'aventure, ne se doutant guère que sa série ne ferait pas l'unanimité. Aurélie vit la vraie vie devant nous. Sa mère est autoritaire, impatiente, elle souffre de solitude et porte seule le fardeau de l'éducation d'Aurélie. Devant de si lourdes responsabilités, il lui arrive de crier le mal que la vie lui impose. Heureusement pour Aurélie, des jours meilleurs viendront illuminer son existence.

Charlotte Gingras a prononcé une conférence au sujet de cette série au printemps dernier. Lorsqu'elle m'a montré son texte, je lui ai proposé de partager ce témoignage d'une démarche créative avec les fidèles lecteurs et lectrices de Lurelu.

Anne-Marie Aubin
directrice littéraire,
Québec/Amérique Jeunesse

Ce matin-là, je m'en souviens très bien, je prenais un café, assise à ma table de travail. La vie m'apparaissait grise et terne, j'étais seule, en plein désarroi. Soudain une petite fille, avec des nattes et de grands yeux sombres, tenant un chat serré dans ses bras, m'apparut. J'ignorais alors que le petit personnage d'Aurélie allait m'accompagner pendant plus de deux années...

Des personnages qui dérangent

Un processus de création suit de curieux méandres. Lors de l'apparition d'Aurélie m'est immédiatement venue en tête une aventure de vacances, où l'enfant perdait son chat au milieu d'une île... Puis, quelques mois plus tard, Aurélie réapparaissait et m'entraînait cette fois à la recherche de son père... Après ces premiers jets d'écriture, j'avais alors en main suffisamment de matériel pour me rendre compte que la quête d'Aurélie nécessitait plusieurs récits. Les thèmes qui émergeaient parlaient de la relation entre mère et fille, de l'apprentissage de l'autonomie et de la liberté, de la solitude.

Je compris que mon héroïne aurait des deuils à faire, qu'elle avait besoin d'un alter ego, d'un ami, d'un confident pour l'accompagner... Or, si la relation d'Aurélie avec sa mère était tendue, et si elle se sentait seule, elle n'était pas prête à se faire un ou une amie de son âge. Et ce chat, dans ses bras, que faisait-il là?

Il m'apparut que le premier épisode manquait, qu'il devait mettre en scène un désir très fort de la petite fille, celui du chat. Je repris tout du début, afin de donner une ligne directrice... Le chat devint ce personnage insouciant et intrépide qui allait permettre à Aurélie de bouger, de s'éloigner de sa mère, de vivre des aventures, d'avoir accès à son imaginaire. Le chat était un déclencheur.

Je dus humaniser le personnage de la mère qui, dans les premières versions, agissait comme une extraterrestre, et dont les motivations semblaient surgies de nulle part. Marthe, possessive, autoritaire, ne semblait pas à première vue un personnage très sympathique. Pourtant, malgré ses difficultés économiques, l'absence d'un compagnon, son inquiétude face à l'avenir, son manque de confiance en elle, Marthe allait se révéler, au fil des récits, une femme courageuse, une véritable chef de famille.

Puis, je décidai de l'âge de l'héroïne, huit ans, et que le cycle «Aurélie» durerait une année (une «aventure» par saison). Que cette année dans la vie d'Aurélie serait déterminante. Que le cadre serait décidément celui d'une famille monoparentale, en résonance avec la situation de bons nombres d'enfants dans la société actuelle. Que dans le lieu où habiteraient Aurélie et sa mère, on se sentirait à l'étroit.

Je savais qu'Aurélie avait besoin de prendre ses distances, mais sans perdre sa sécurité affective. Je ne savais pas tout, à ce moment-là. Mais l'héroïne, elle, savait...

Une distance nécessaire

Un désir, donc, très fort, de la petite fille, au début... *Les Chats d'Aurélie*, le premier épisode et le plus bref des quatre récits, met en scène ce désir, et rien d'autre. Rien d'autre ne peut advenir tant et aussi longtemps que le chat, le compagnon de jeu, n'apparaît pas... Et que Marthe permette que ce désir s'actualise. Le chat tricolore annonce, en quelque sorte, une enfance plus joyeuse, insouciante, ludique. Et dans ce processus, pour l'auteur, il fallait que cela passe par un premier deuil, celui du vieux chat malade trouvé sous l'escalier. Je mis en place un lieu de vie particulier, celui d'une coopérative d'habitation : un lieu qui ne remplace pas la famille élargie, mais qui au moins permet d'autres regards, d'autres relations entre les êtres. Ici s'esquissent deux personnages qui reviendront plus tard dans la série et auxquels je suis très attachée. Monsieur Tremblay, un personnage de grand-père, de vieux sage..., et Vincent, le voisin d'à côté et presque ami, qui, occasionnellement, aide Marthe et sa petite fille.

Ce premier épisode est de facture très réaliste. Il n'y a pas encore de plongée dans l'imaginaire pour l'héroïne, comme si n'existait pas encore l'interstice pour y entrer. Je dirais que, pour avoir accès à l'imaginaire, il faut de l'espace pour soi. Et que cet espace nécessaire serait ici créé par la venue du jeune chat. Aurélie doit, en quelque sorte, «travailler» à persuader sa mère de lui accorder son territoire.

Une histoire souterraine

Dans *L'Île au Géant*, tout n'est pas gagné, loin de là. Si Marthe a accepté la présence d'un chat entre elle et sa fille, elle ne l'aime pas pour autant, et elle continue de vouloir garder son enfant près d'elle, trop près

peut-être. Aurélie, de son côté, aura à apprendre que son chat est différent d'elle... L'aventure sera périlleuse. Aurélie, pour retrouver son chat perdu, désobéit et fugue. Elle vit une détresse proche du désespoir, s'imaginant qu'elle ne peut pas compter sur Marthe pour retrouver son ami, ni retourner en arrière affronter la colère de sa mère puisqu'elle lui a désobéi. J'ai choisi pour cette aventure un lieu à la fois sauvage, imprévisible, mais circonscrit, à la mesure de l'héroïne et du jeune lecteur : une petite île changeante, tour à tour maléfique ou magique, dure ou accueillante.

Cette île, avec le recul, m'apparaît comme annonciatrice des lieux de l'imaginaire qui apparaîtront de façon explicite dans les deux romans suivants. D'ailleurs, à partir de ce deuxième récit, le terrain de l'aventure n'est plus celui du petit appartement où vivent Aurélie et sa mère. On peut dire que la forêt au centre de l'île est déjà un lieu de l'imaginaire d'Aurélie.

En écrivant la deuxième version de cet épisode, j'ai compris que l'histoire souterraine qui traverse les quatre récits est celle d'une petite fille qui ne connaît pas l'amour et le soutien d'un père et celle, en filigrane, d'une mère qui n'a pas l'amour d'un époux. Et de leur détresse, de leur solitude... Ce n'est pas un hasard si, à l'île au Géant, les figures masculines prennent tant d'importance : un gardien (qui est aussi un passeur), un grand garçon et un protecteur imaginaire, le géant lui-même, un immense père qui accueille sa petite fille sur sa tête!

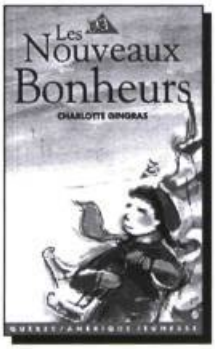
Un monde compensatoire

Si dans *L'Île au Géant* l'imaginaire commençait à prendre de la place, dans *La Fabrique de citrouilles* nous plongeons dedans à pieds joints. Cette fois-ci, Aurélie, toujours accompagnée de son chat, partira à la recherche de son père, de passage en ville. Je me suis inspirée du Vieux-Québec pour mettre en scène cet épisode. Le labyrinthe des rues tortueuses, à l'intérieur des murs de pierre, m'apparaissait comme un lieu magique et circulaire, à la manière de l'île au Géant.

Dans cette aventure, Aurélie vivra, en parallèle, un deuil très difficile et une plongée dans l'imaginaire de la fête. En effet, c'est ici qu'Aurélie apprendra que son père, qu'elle connaît à peine, aime une autre femme et s'en va pour toujours. Marthe, on s'en doute, ne peut pas l'accompagner dans cette épreuve, du moins au début. Elle porte sa propre douleur, son propre deuil. Mais dans la vieille ville où elle erre, à la dérive, Aurélie rencontrera des personnages étranges, entre autres des vieilles demoiselles farfelues qui préparent des citrouilles pour l'Halloween à l'arrière d'un vieux magasin qui n'existe peut-être pas. C'est là qu'elle vivra une expérience particulière, celle de participer elle-même à une création, c'est-à-dire la fabrication des visages des citrouilles. Elle croisera sur sa route une chanteuse d'opéra à la voix tonitruante, une punk aux cheveux bleus, un guenillou qui fait la livraison des citrouilles... Le monde de l'imaginaire, dans cet épisode, est particulièrement joyeux. Peut-être de manière compensatoire...

Aurélie retournera vers Marthe, qui accueillera sa petite fille et son chat avec tendresse, et qui la rassurera. Cette mère jamais parfaite, jamais idéale, mais de plus en plus compétente...

Plonger dans la vie



Déjà le titre de la dernière aventure d'Aurélie, *Les Nouveaux Bonheurs*, annonce que la vie amène des changements, et que ces changements, parfois, amènent aussi le bonheur dans leur sillage.

C'est Marthe ici qui semble avoir besoin de son espace, et qui envoie Aurélie, pendant la semaine de relâche, faire toute seule l'apprentissage du patin. Pas de conflits, pas de chicanes, juste des espaces de vie séparés. Marthe est débordée de travail, Andalou (le chat) est devenu paresseux, il ne veut pas accompagner Aurélie. On peut le comprendre, il fait - 20 °C ! Mais à la patinoire publique les choses ne se passent pas bien, et la confrontation avec le réel est décidément très difficile.

Encore une fois Aurélie, désorientée, perdue, plongera dans un monde imaginaire, encore une fois par un passage tout gris, et qui débouche dans un lieu fort étrange, le parc de Zingara. Ce parc, par sa configuration, prend la forme d'un cercle magique, comme la vieille ville, comme l'île au Géant. Et quelle ne fut pas ma surprise lorsque, ayant écrit ce passage où Aurélie traverse le seuil entre la réalité et l'imaginaire, et m'étant dit que ce serait bien, si quelqu'un lui apprenait à se tenir debout sur ses patins, j'ai entendu une drôle de voix dans mon dos s'exclamer : «Z'est pas compliqué! Il faut lazer zes lazets zerrés, zerrés aux zevilles!»

Dans cet espace magique, on donne des cours de patinage accélérés, avec de merveilleux professeurs, mais aussi avec madame Frida, la juge, un personnage terrible à affronter. Aurélie, cette fois, abandonnée à elle-même, sans son chat, et avec une dure épreuve à traverser, saura-t-elle se montrer courageuse? Et grandir un peu plus? Et revenir à sa vie quotidienne, fière d'elle-même? Peut-être est-elle maintenant assez forte pour affronter, dans son propre lieu de l'imaginaire, un personnage qui l'affronte?

En terminant la série, j'avais en tête l'idée suivante : chaque individu, peu importe son âge, vit sa propre vie séparée, ses quêtes, ses souffrances, ses échecs et ses réussites. Je me disais qu'Aurélie et sa mère étaient prêtes à prendre des risques, qu'elles n'attendaient plus ce père et cet époux, qu'elles pouvaient plonger dans leurs vies respectives, tout en se respectant et en s'aimant. Et qu'Aurélie pouvait même tenter de vivre une épreuve sans la présence réconfortante de son fidèle compagnon qui, lui aussi, par ailleurs, avait ses propres choses à vivre dans sa vie de chat.

Enfin, le cycle des aventures d'Aurélie se boucle avec un retour en force dans la vie réelle, avec la présence des voisins, dont le sage monsieur Tremblay, et surtout l'ami Vincent, devenu l'amoureux de Marthe. Et l'espace de vie, soudainement, s'agrandit... Serait-il possible que l'imaginaire et le rêve pénètrent notre réalité et la transforment?

Seuils et cercles magiques

Au fil des récits, j'ai inventé pour Aurélie des intervalles gris et flous qui oscillaient entre deux mondes, celui du réel et celui de l'imaginaire, et que j'appellerais des seuils. Et les lieux de l'imaginaire, pour l'héroïne, semblent s'apparenter aux images de cercles magiques. Il m'apparaît maintenant que cette façon de mettre en scène l'irruption de l'imaginaire dans l'univers d'Aurélie ressemble à ma propre façon, en tant qu'auteure, d'entrer dans le monde de la création.

Pour accéder à certaines strates de mon univers intérieur, il faut moi-même que je me sépare de ma sécurité (de ma mère), que je vive de la solitude et du désarroi, que je prenne le risque de désorganiser mon monde souterrain, d'errer, de dériver, perdue dans la forêt maléfique, dans la vieille ville de pierre ou dans le parc enneigé de Zingara, à la recherche de quelque chose que je ne connais pas encore et qui, pourtant, habite à l'intérieur de moi. Et de vivre, comme Aurélie, des instants à la fois terribles, magiques et d'une grande beauté.